

BIBLIOTHÈQUE

Les indépendants à Cuba
Page F 2



ROMAN AMÉRICAIN

Dan Brown et ses démons
Page F 6

LIVRES



Portrait non daté du philosophe et sociologue français Raymond Aron.

Professeur de lucidité

L'héritage de Raymond Aron au Québec

STÉPHANE BAILLARGEON

La coïncidence fait sens. Le centenaire de la naissance de Raymond Aron (1905-1983), célébré cette semaine, correspond aussi au bicentenaire de la naissance d'Alexis de Tocqueville et au 250^e anniversaire de la mort de Montesquieu, deux géants précédents de la pensée française que Raymond Aron avait lui-même célébrés dans *Les Étapes de la pensée sociologique*, son ouvrage toujours le plus lu, en France comme ici.

Gallimard en a vendu encore 2500 exemplaires l'an dernier alors que chacun de ses titres s'écoule bon an, mal an à 700 ou 800 exemplaires. Jean-Paul Sartre, qui aurait eu cent ans lui aussi cette année (le 21 juin), vend toujours des centaines de milliers de livres par année, dont 35 000 exemplaires pour le seul *L'existentialisme est un humanisme* et même 3000 briques pour le très aride *L'Être et le Néant*.

Numéros spéciaux de magazines, films documentaires, livres et commentaires en tous genres: l'examen du double héritage s'amplifie dans les médias. «On manquerait l'essentiel si l'on ne soulignait pas en quoi Aron reste d'actualité», écrivait *Le Monde* en début de semaine dans un éditorial. En réfléchissant à la stratégie militaire et à la dissuasion nucléaire, en insistant sur le primat du politique, en invoquant la permanence du tragique dans l'histoire, ce philosophe a réuni préventivement les éléments pour penser l'après 11-septembre au seuil du XXI^e siècle. S'il ne laisse derrière lui aucune théorie, et encore moins de dogme, il a convié ses pairs et ses élèves à une méthode reposant tout à la fois sur la rigueur et le scrupule. Il n'existe aucune chapelle composée de disciples. Il existe en revanche un état d'esprit... »

VOIR PAGE F 2 : ARON



Une jeune tzigane joue avec sa poupée dans le camp de Plemetina, au nord-ouest de Pristina, le plus grand du Kosovo. Rejetés par les Serbes, haïs par les Albanais, les Roms ont fui leurs habitations et certains ont pu quitter le pays.

JOEL ROBINE

Les mille visages du racisme ordinaire

Il est insidieux et subtil, ou franc et brutal. Il a décimé des peuples, brisé des familles, empêché des amours. Le racisme, vieux comme le monde, survit aujourd'hui dans tous les milieux et sous différentes formes. C'est ce racisme dont témoigne le recueil de nouvelles intitulé *Boucs émissaires*, publié par les Éditions des 400 Coups dans le cadre de la Semaine contre le racisme.

CAROLINE MONTPETIT

Un enfant, né de parents blancs, est noir. Son père, un raciste avéré, tue la mère de l'enfant pour se venger. Pourtant, la jeune femme ne l'a pas trompé. Ce sont ses propres ancêtres, provenant du quartier d'anciens esclaves noirs d'Halifax, qui ont légué cette couleur à son enfant. L'anecdote, tirée d'une nouvelle de Jean-Jacques Pelletier, montre bien comment on refuse parfois la part de l'autre qui est en nous-mêmes. Et les personnages qui se déploient dans le recueil, qu'ils soient gitans ou pygmées, arabes ou juifs, sont d'abord et avant tout des humains, leurrés par l'illusion de leur différence de peau ou de nationalité.

Le recueil rassemble des auteurs de polars pour procéder à cet exercice. Quelques auteurs sont québécois, d'autres viennent de France, du Zaïre, de Suisse, de Belgique. Dans leurs nouvelles, tantôt drôles, tantôt tragiques, il y a du racisme, oui, mais il y a aussi des malentendus, des incompréhensions, des réconciliations.

Pour Didier Daeninckx, le racisme prend la forme d'un citoyen qui a chassé des gitans de sa terre pour ensuite leur demander de l'aide. Hélène Desjardins, pour sa part, a préféré écrire l'histoire d'un homme blanc rendu fou parce que son père a fait échouer sa relation avec une femme noire et qui tue, pour exorciser sa peine, des femmes noires en série. Jean-Jacques Pelletier, lui, raconte comment un Noir finit par devenir suspect, ou assimilé à tous les autres Noirs, par la seule couleur de sa peau.

Maud Tabachnik a choisi Jérusalem, lieu de toutes les revendications, pour camper une nouvelle mettant en scène une famille juive et une famille arabe amies, qui voient leurs enfants prendre les armes les uns contre les autres. Ici, les individus perdent leur humanité au nom d'une cause supérieure, atteignent un point d'aveuglement qui les fait tuer des gens qu'ils ont pourtant côtoyés pacifiquement toute leur vie. De ce racisme devenu banal qui nourrit la guerre, jour après jour.

Bolya Baenga s'est glissée quant à elle dans la peau d'une Pygmée, ce peuple qu'on appelle en Afrique de fa-

çon méprisante «les culs-de-jatte» parce qu'ils ne mesurent que 1,44 mètre en moyenne. «Comme si c'était toute une histoire, une histoire ancestrale qui remontait à la surface. Elle se demandait toujours pourquoi les autres Africains la considéraient comme un être différent. Elle cherchait en vain cette différence dans les autres êtres humains. Pour elle, un être humain était un être humain... C'était de l'ordre de l'évidence.» Mais il n'y a pas que les Africains qui méprisent les Pygmées. La jeune femme est arrêtée à Paris par des «gardiens de la paix», qui s'empressent de la coffrer et de la renvoyer dans son pays. Pourtant, dans une demande de statut de réfugié qu'elle garde dans sa poche, la jeune femme explique: «Je suis une rescapée des massacres et des viols collectifs de l'Ituri, dans l'est de la République démocratique du Congo. Ma grand-mère, ma mère, mes tantes, mes sœurs et mes nièces sont toutes mortes à la suite des viols perpétrés par les milices et autres bandes armées qui sévissent dans cette région et qui se livrent une guerre sans merci.» Les descriptions qui suivent font état de massacres sauvages de pygmées, à qui on arrache les organes génitaux, pour ensuite manger leur chair de façon à se protéger contre les balles des bandes armées rivales.

Pour Achille F. Ngoye, la haine de l'autre prend souvent racine dans une histoire trouble. C'est le cas pour cet enfant illégitime, de père blanc et de mère noire, qui

VOIR PAGE F 2 : RACISME



UNE REVUE INDÉPENDANTE AU CARREFOUR DE L'ACTION ET DE LA RÉFLEXION

Lancement
jeudi 24 mars
5 à 7
GALERIE ROUJE
ARTS ET ÉVÉNEMENTS
228, Saint-Joseph Est
(Québec)
Tél. / Téléc. : (418) 688-4777

Renseignement et achat de la revue :
(514) 729-4933

DOSSIER
LA SOCIÉTÉ DE CONSOMMATION

- Une société de rebelles
- Un geste à la fois
- La responsabilité sociale des entreprises après le scandale Enron

ÉDITORIAL
Notre article 1:
Le développement du Québec

LA PHILOSOPHIE DANS LE MONDE ACTUEL
Le rapport Parent, 40 ans après

DIALOGUE
avec Paul Gérin-Lajoie

www.cahiersdu27juin.org

LIVRES

RACISME

SUITE DE LA PAGE F 1

a été confié à l'orphelinat dès son enfance et à qui on a refusé la pré-trise à cause de ses origines. Depuis, il hait les Blancs au point de tuer celui qui fréquente sa fille. Quant à André Klopman, se glissant dans la peau d'un défunt, il affirme que Dieu est une femme noire des plus séduisantes, n'en déplaise à tous ceux qui l'ont peint en chérubin rose et blond... Le racisme peint par Jacques Côté plonge aussi ses racines dans l'histoire et donne naissance à un Indien alcoolique, méprisé par l'équipage du bateau sur lequel il travaille, complètement accro à l'alcool et à la drogue, qui ne trouve finalement refuge que dans la mort. Puis il y a Barbara Abel, dont la narratrice découvre sur le tard qu'elle est le fruit d'un viol raciste. Et encore les policiers, inventés par François Barcelo, qui jouent à trouver des chefs de culpabilité pour condamner les immigrants. En lisant Mouloud Akkouche, on comprend que le racisme touche aussi des milieux que l'on ne soupçonnerait pas. Et enfin, André Marois peint l'instant tragique où un automobiliste en perte de contrôle de son véhicule, qui rencontre deux enfants traversant la chaussée, choisit de frapper le Noir plutôt que le Blanc...

Ces récits sont-ils vrais, sont-ils faux? On ne le saura jamais... Reste que ce genre d'histoire, on ne le sait que trop, ne se déroule pas que dans les romans. On peut s'y intéresser de plus près, tenter en vers et contre tous de le combattre, ou baisser les bras. Et la Semaine d'actions contre le racisme, qui se déroule du 17 au 24 mars sur le thème «*Qu'est-ce qu'elle a, ma gueule?*», donne toutes sortes d'occasions de choisir la première option. Projections de films, tables rondes, colloques, activités avec les jeunes, forums, spectacles, conférences seront au programme. Aujourd'hui par exemple, à partir de 9h, au restaurant Bill Wong, sur le boulevard Décarie, on s'interrogera sur le

profilage racial et sur la façon dont il diminue la valeur des citoyens et leur accès à la justice. Mercredi après-midi et jeudi toute la journée, au Centre Saint-Pierre, rue Panet, le colloque intitulé «*Quelle immigration pour le Québec?*» réunira des représentants d'organismes communautaires œuvrant auprès des personnes réfugiées et immigrantes et parleront des problèmes qu'ils rencontrent.

Caricaturistes

Les caricaturistes Plantu et Bado, des quotidiens *Le Monde* et *Le Droit*, parrainent quant à eux l'exposition *Le racisme, c'est l'autre*, à laquelle participeront 48 caricaturistes d'Europe, des Amériques, de l'Afrique et de l'Asie. Les huit thèmes qui y seront abordés sont la justice, les génocides, les Premières Nations, l'immigration, les rapports Nord-Sud, la haine et le terrorisme, les Noirs et les Blancs et l'apartheid. L'exposition se déploie jusqu'au 24 mars au Marché Bonsecours. Jusqu'à lundi, on pourra aussi visiter les expositions de photos *Le racisme n'a pas de couleur* et *Contre le racisme, montrez vos couleurs*, au Musée des maîtres et des artisans du Québec.

Enfin, la Cinémathèque québécoise participe aussi à l'événement en présentant une série de films touchant au racisme. Parmi eux, notons *My Friend, My Enemy*, ce soir à 21h30, un film qui suit un groupe de filles, dont des Palestiniennes et des Israéliennes, qui voulaient lutter ensemble contre les stéréotypes puis se trouvent, chacune de leur côté, enroulés dans des luttes patriotiques. Demain, la Cinémathèque diffusera *Final Solution*, un film de l'Indien Sharma Rakesh sur le massacre de 2500 musulmans et de 59 hindous et sur la campagne antimusulmane menée dans l'Etat du Gujarat.

Pour info: www.inforacisme.com ou (514) 842-7127.

Le Devoir

400 000 \$ de moins pour deux gros éditeurs

FRÉDÉRIQUE DOYON

Le dernier exercice d'attribution des enveloppes de subventions du Conseil des arts du Canada (CAC) se soldera par un lourd recul pour deux gros éditeurs.

Selon les informations qu'a obtenues *Le Devoir*, les Éditions Québecor (EQ) ont vu leur subvention réduite de 300 000 \$ et celles de Groupe Ville-Marie Littérature (GVML), qui chapeaute VLB et L'Hexagone, de quelque 80 000 \$. Ces compressions résultent de modifications apportées à la politique d'attribution des enveloppes aux maisons d'édition au

CAC. «*C'est un coup dur*», confirme Pierre Gravelines, de GVML. EQ, pour sa part, n'a pas voulu commenter les chiffres.

De son côté, le CAC a refusé de confirmer ces informations. «*Les résultats du concours ne sont pas encore publics*, a indiqué le chef du service des lettres et de l'édition, Mélanie Rutledge. *Ils vont l'être en avril*». Le CAC a toutefois confirmé qu'il avait modifié sa politique d'attribution pour l'année courante.

«*C'est une politique que nous avons précisée pour ce concours*», confirme-t-elle. *On a fait quelques petits changements pour les compagnies affiliées*. C'est un

enjeu qui remonte à plusieurs années. Selon les nouvelles dispositions, si une maison d'édition en acquiert une autre, les deux ne pourront continuer de recevoir des subventions séparées que si elles remplissent certaines conditions axées sur deux critères principaux.

Elles doivent d'abord montrer qu'elles ont des visées éditoriales distinctes, portées par des dirigeants différents, même s'il n'y a qu'un propriétaire. «*L'autonomie éditoriale est une préoccupation du Conseil*», note Mme Rutledge. Ensuite, la structure de la maison d'édition doit refléter cette différen-

ciation en continuant, par exemple, à produire des catalogues et des plans financiers séparés.

Si deux maisons qui recevaient chacune une subvention n'en obtiennent finalement qu'une seule cette année, où va l'argent non perçu? «*Cet argent demeure dans l'enveloppe globale*», assure la responsable du CAC.

L'enveloppe globale versée aux différents éditeurs s'élève à huit millions de dollars. Cette année, environ 65 maisons d'édition francophones et 100 anglophones en bénéficient.

Le Devoir

ARON

SUITE DE LA PAGE F 1

La lucidité et le scepticisme aroniens ont cascadé jusqu'ici. À preuve, le professeur Jean-Pierre Derriennic, de l'université Laval, qui peut d'autant plus se réclamer de la filiation aronienne qu'il a suivi ses cours à Paris dans les années soixante et a rédigé son doctorat sous sa gouverne dans les années 1970. «*Dans mon travail, le Aron que je fréquente le plus, c'est le spécialiste de la paix et de la guerre. Il demeure une référence importante. Mais est-ce le plus important? Ce n'est pas sûr. Une de ses grandes réussites a consisté à faire découvrir Max Weber et d'autres grands penseurs allemands à une sociologie française très durkheimienne. Il a aussi montré la profondeur de la pensée sociologique de Tocqueville. Mais celui que je préfère, c'est peut-être le Aron du petit livre La Tragédie algérienne, qui prend position pour l'indépendance de l'Algérie, dès les années 1950, alors que personne n'osait le dire. Là, voilà en action sa lucidité. Comme il aura raison sur la réalité tragique du communisme contre tant d'intellectuels. Malheureusement, il n'a pas vécu assez longtemps pour voir la chute du communisme en Europe, en 1989*».

M. Derriennic se rappelle le

beau titre du quotidien *Libération* à la mort du spectateur engagé: «*La France perd son prof*». En plus, l'hommage venait d'une publication de la mouvance sartrienne. «*Un professeur doit clarifier sans simplifier*, dit Jean-Pierre Derriennic. *Je n'ai jamais croisé un prof comme Aron, capable de rendre clair sans trahir la complexité de la réalité*».

Il regrette d'ailleurs franchement que la leçon ne soit pas assez retenue par certains éditorialistes québécois. Surtout, son ancien élève célèbre l'indépendance de pensée de son maître. «*Il ne suivait pas les modes*», résume-t-il.

En revanche, Aron lui-même est devenu sinon «*à la mode*», du moins très fréquenté parmi certains cercles intellectuels québécois. Son influence se vérifie particulièrement dans le milieu très spécialisé du professeur Derriennic, celui des relations internationales et des polémologues. «*Pour nous, Aron ne constitue pas la seule référence, mais il demeure très important. Dans le domaine philosophique, son influence me semble moins marquée parce que le totalitarisme n'a jamais été au centre des débats politiques. Le Québec se débat bien davantage avec des questions d'identité et de nation*».

Parlez-en à Matthieu Bock-

Côté, un des pivots du Cercle Aron, un regroupement de jeunes universitaires québécois conservateurs, souvent nationalistes. «*Nous entendons faire la promotion d'un conservatisme d'inspiration libérale et nationale dans l'espace public québécois*, résume-t-il. *Notre cercle s'inspire de la résistance aronienne en son temps pour porter la critique vers la montée d'une nouvelle gauche au Québec*».

Le Cercle Aron ne compte qu'une quinzaine de membres, étudiants à la maîtrise ou au doctorat. Pour eux, le Québec s'intoxique au nouvel opium progressiste. «*Un consensus s'établit autour de quelques idées de gauche*, note l'étudiant en philosophie. *On a quitté l'eschatologie marxiste, mais on a conservé l'idée d'une réforme intégrale de la société, de sa planification, de sa dissolution dans l'idéologie. On a perdu le sens de la modération politique. Même le gouvernement libéral se sent obligé d'endosser le féminisme d'Etat, d'adopter le langage progressiste pour exister politiquement. L'esprit d'Aron permet de résister à ce consensus, de s'attacher aux libertés, à commencer par la liberté de pensée et de parole*».

Le Cercle Aron prendra prochainement position contre la réforme du mode de scrutin et déconstruira

le concept de développement durable. Et la grève étudiante? «*Évidemment, nous sommes tous contre*», répond M. Bock-Côté.

Reste que le très libéral Raymond Aron n'aurait peut-être pas apprécié de voir son nom relié à des opinions en odeur hayeckienne, franchement néolibérales, comme il s'en trouve dans le Cercle Aron, de l'aveu même de M. Bock-Côté. «*Justement, la référence permet d'assumer un libéralisme non doctrinaire*, réplique-t-il. *Nous ne nous comptons des traditions tout en défendant une liberté éduquée par la culture et inscrite dans le Québec tel qu'il est*».

Le souci de la liberté et de ses garanties guidait effectivement le grand, le très grand professeur de la France et de l'humanité. «*Raymond Aron n'a pas constitué d'école*, conclut le professeur québécois. *Il propose plutôt une discipline intellectuelle. Dans ses Mémoires d'une jeune fille rangée, Simone de Beauvoir raconte les relations des jeunes étudiants Sartre et Aron. Un jour, le premier aurait demandé au second: mais pourquoi as-tu tant de mal à déconner? Sartre n'a jamais eu de difficulté à déconner. Aron est demeuré lucide et scrupuleux toute sa vie*».

Le Devoir

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

La réussite scolaire
Comprendre et mieux intervenir

Sous la direction de
Lucie DeBlois

Avec la collaboration de
Denyse Lamothe

ISBN 2-7637-8210-8
300 pages • 30 \$

Les Éditions PUL-IQRC

Tél. (418) 656-2131 poste 4846 • Téléc. (418) 656-3305

Sylvie.Hudon@pul.ulaval.ca

www.ulaval.ca/pul

L'embargo intérieur

Un réseau de bibliothèques indépendantes
se développe à Cuba depuis sept ans

GUY TAILLEFER

La Havane — En 1998, Fidel Castro affirme à la clôture de la Foire du livre de La Havane qu'*il n'y a pas de livres interdits à Cuba*. Prenant le dictateur au mot, des activistes fondent la même année le réseau des Bibliothèques indépendantes de Cuba. Une organisation dissidente installée à la marge de la légalité, mais tolérée par le régime, qui s'est donné pour mission de lutter contre la censure dans l'île et d'y défendre, au nom de la pluralité des points de vue, ce que ses animateurs appellent la «*justice littéraire*».

Cinq ans plus tard, mars 2003. Pendant que le monde regarde ailleurs, vers l'Irak pour être plus précis, le régime castriste déclenche une vague répressive contre l'opposition et condamne 75 journalistes, activistes politiques et défenseurs des droits humains à des peines de prison atteignant jusqu'à 27 ans, pour subversion et mercenariat au profit des États-Unis. Parmi eux, quatorze bibliothécaires indépendants.

La dictature cubaine est une police de la pensée dont l'arbitraire est tenu en laisse par le romantisme que la révolution de 1959 et la résistance antiaméricaine inspirent encore dans le monde. Aussi les BIC ont-elles prospéré depuis sept ans, dans cette étrange atmosphère de demi-secret qui baigne la société cubaine.

Prenez Gisela Delgado Sablón,

directrice du réseau et épouse de Héctor Palacios Ruiz, âgé de 62 ans, directeur du Centre d'études sociales (illégal), condamné, avec les 75, à 25 ans de prison. Gisela est diplômée en informatique, ce qui n'est pas la moindre des contradictions avec lesquelles composent les Cubains,

dans un pays où l'accès public à la Toile est pour ainsi dire inexistant, sauf pour une minorité, et où le régime aime bien qualifier Internet de «*contre-révolutionnaire*». Défenseur aussi de la liberté d'expression

et du droit à la lecture dans un pays qui, par ailleurs, s'enorgueillit de sa victoire contre l'analphabétisme en proclamant, à la suite du héros de l'indépendance José Martí, qu'*'être cultivé, c'est l'unique façon d'être libre'*, mais dont la presse reproduit en fait une pensée unique et dont les librairies abritent une indigente uniformité de titres à la gloire d'Ernesto «*Che*» Guevara et de la gauche révolutionnaire sous toutes ses formes.

«*Comment expliquer que les livres de Gabriel García Márquez, grand ami de Fidel Castro, ne soient pas disponibles à Cuba?*», demande Gisela Delgado, entourée des livres et des revues qu'elle classe et empile dans la petite pièce transformée en bibliothèque de son appartement havanais du

quartier de Vedado. «*L'embargo est intérieur*», affirme-t-elle. Il y a bien, chez elle, des exemplaires de *L'Automne du patriarcat*. Mais une large part de son inventaire est constituée de manuels éducatifs, d'encyclopédies, de livres d'art, de littérature pour enfants et de revues comme *Newsweek*, introuvables à Cuba même dans les grands hôtels.

Il y a maintenant 103 de ces bibliothèques dans l'île, alimentées de dons provenant de la Suisse, de l'Espagne, des Pays-

Bas, de la France, de

l'Allemagne, des États-

Unis... Rien, apparemment, du

Canada. Chacune doit posséder au

moins 300 livres et jure ne prati-

quer aucune censure, ni même

contre l'idéologie dominante. Vrai

ou faux? On peut emprunter un

livre pendant des mois et Gisela af-

firme que les livres circulent —

discrètement — entre des milliers

de mains. Gravite autour de sa

seule bibliothèque une trentaine

de «*groupes de lecture*», dit-elle. Les

livres sont prêtés gratuitement

«*parce que si c'était payant, ce se-*

rait carrément illégal».

À l'extérieur comme à l'inté-

rieur, les défenseurs du castrisme

crachent copieusement sur les

BIC, les considérant comme des

«*façades à des activités contre-révo-*

lutionnaires», financées par Free-

dom House et le Center for a Free

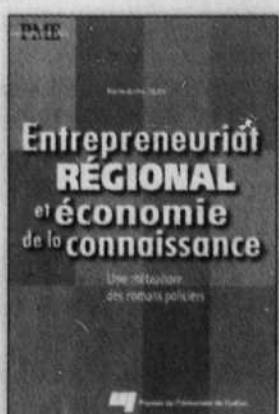
Cuba, deux organisations soutenues par Washington. Pour le gouvernement cubain, l'accusation tient du réflexe, qui ne se prive pas de salir tous azimuts la dissidence en l'accusant d'être à la solde des Américains et des «*terroristes cubains*» réfugiés à Miami. Pas toujours facile, du reste, de voir clair dans ces allégations, compte tenu de l'extrême polarisation idéologique entre pro et anti sur la question cubaine. Les Bibliothèques indépendantes de Cuba ont un site Web (www.bibliocuba.org) et ont un bureau à Miami. Des appels répétés à Miami ne nous ont pas permis d'obtenir une entrevue avec l'un de ses responsables.

Si, en outre, l'information et la littérature sont étroitement contrôlées par l'État cubain, des écrivains comme l'Indienne Arundhati Roy, l'Américain Howard Zinn et l'Espagnol Jose Saramago se trouvent à donner leur caution au régime en participant, comme ils l'ont fait en février, à la Foire du livre de La Havane.

Gisela Delgado récusé les accusations de collaboration avec l'ennemi américain. Les seules bombes que les BIC fabriquent, souligne-t-elle, sont celles du droit à la lecture. Assise sur le divan dans le salon de son appartement, elle décrit sa situation avec une émouvante lucidité: «*Néanmoins, je suis heureuse, laisse-t-elle tomber. Je suis libre, même si je vis dans un pays qui ne l'est pas*».

Le Devoir

Collection Entrepreneuriat et PME



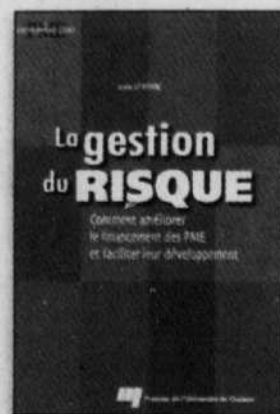
49\$ Pierre-André Julien



35\$ Josée St-Pierre et Robert Beaudoin



49\$ Pierre-André Julien, Louis Raymond, Réal Jacob et Georges Abdul-Nour



39\$ Josée St-Pierre

Presses
de l'Université
du Québec

Téléphone : 418.831.7474
Sans frais : 1 800 859.7474

www.PUQ.ca

Société de développement
des entreprises
culturelles
Québec

LITTÉRATURE

Le champ sous les mouches

Dans l'affaire Bombardier contre les humoristes, je m'étonne que le débat ait semblé porter presque uniquement sur la « correction » du langage et non sur la pauvreté d'esprit tout aussi grande dont la langue peut devenir le symptôme. J'ai rencontré quelqu'un cet hiver qui, après avoir vu le spectacle de Louis-José Houde, n'arrivait pas à se rappeler une seule blague qui l'avait fait rire; mais pas grave: il avait trouvé le stand-up sympathique, un gars correct, et d'après lui ça valait le prix d'entrée. On croise pourtant des gens sympathiques à la tonne dans les bars et les rues de n'importe quelle ville et ils nous réclament rarement trente dollars pour continuer d'être ce qu'ils sont.

Au tournant des années 70, les badauds se précipitaient dans les salles pour voir nos cinéastes prendre définitivement leurs distances de la vieille culture élitiste et cléricale en « déshabillant la Québécoise ». C'est peut-être l'ultime étape de ce règlement de comptes qui fait aujourd'hui accourir les foules aux pieds de nos humoristes, pour un strip-tease de l'esprit qui suscite la même sorte de voyeurisme à la fois excité, déçu, et rassuré de l'être. A quoi bon, alors, faire remarquer que, sous les couches de la langue, la réalité est plate et manque de formes? En phase pipi-caca, on prend son pied et son trou comme on peut.

Le fou du roi est nu et c'est pour ça qu'on l'aime. Il est par contre important de comprendre qu'il se cache bien autant d'idéologie dans

ce courant que, disons, dans le roman du terroir des années trente. La vérité est aujourd'hui dans le langage cru comme elle l'était alors dans les vertus roboratives du travail de la terre. La simplicité sied aux Canadiens français, à qui elle a donc donné cette nouvelle et paradoxale élite de la non-pensée qui, à en juger par certaines réactions, abrite elle aussi sa part de petits curés tout aussi bornés que les anciens, mais qui ont substitué le joyeux sacré à l'autorité de la soutane.



Louis Hamelin

Bertrand Bergeron a fait œuvre de mémoire et de transmission et son travail est celui d'un passionné et d'un érudit

Passionné et érudit

Pourquoi parler ici d'humour, sinon pour noter que, dans sa forme institutionnelle, il est l'équivalent dégénéré de cette tradition orale populaire que Bertrand Bergeron enveloppe du beau néologisme d'orature? Car, voyez le hasard, des Éditions Trois-Pistoles où crèche un certain patriarcat de nos lettres, lequel, cet hiver, a été passablement écorché par nos petits béotiens de la rampe et de l'écran, apparemment tous incapables du simple respect minimal dû à un Prix David de littérature, nous vient un très beau livre concocté par des gens qui de toute évidence savent encore voir dans la chose imprimée un objet d'amour et de mémoire vivante, et ce lieu possible d'un recueillement.

Un éditeur qui aime les livres, nonobstant le gros chèque: la chose n'est plus si fréquente aux yeux de qui écouterait un peu trop la télé, où c'est très tendance en ce

moment de vanter le condo de l'auteur tout en escamotant sous un pudique silence la camelote de commande ayant servi à le payer.

A l'heure où la littérature n'échappe plus à l'exigence universelle de se faire simple divertissement à numéros qui paradoxalement contribue à la marginaliser, où le conte urbain, moderne, s'offre sous la forme d'un fait de scène comme un autre, Bertrand Bergeron a fait œuvre de mémoire et de transmission, et son travail est celui d'un passionné et d'un érudit.

La grande région du Saguenay-Lac-Saint-Jean fut d'abord rêvée sous les traits d'un royaume fabuleux, puis, une fois explorée et conquise, isolée, conditions qui contribuèrent sans doute à façonner la richesse du corpus oraire dont il nous invite ici à partager les secrets. Il y a en fait deux livres dans ce bouquin: la collection, sur plus de 250 pages, des mythes, contes et légendes recueillis par l'auteur, souvent de la bouche même des derniers grands conteurs de cette « civilisation orale » qui s'est progressivement éteinte, phagocytée au fil des siècles par l'apparition de l'écrit; et, autrement intéressant pour les non-spécialistes dont je suis, le long texte intitulé « Une brève histoire non autorisée de la parole » qui lui sert d'introduction.

Des premiers balbutiements des cavernes à cet avatar moderne que sont les légendes urbaines aujourd'hui transmises à la vitesse de l'éclair sur la Toile, il nous brosse avec finesse, éloquence et précision le portrait de cette vaste épopée de la parole à travers les âges et les croyances sans cesse changeantes auxquelles a donné forme depuis toujours le besoin humain de s'imaginer entre origine et destin. « Le monde est sous les mots comme le champ sous les mouches. » En inscrivant cette sentence hugolienne en exergue de



son brillant essai, Bergeron voulait sans doute nous dire que les mots pollinisent le monde dont ils assurent ainsi la continuité. Même les mouches à merde, quand on y pense un peu, doivent jouer leur rôle pour que la planète continue de tourner...

L'apparition de la télé et la généralisation de l'écrit allaient signifier la condamnation inéluctable de cette mémoire orale vécue au quotidien, mais aussi son retour épisodique sous des formes mieux adaptées au monde du showbiz et de la culture de masse. Lorsque l'hégémonie de l'ordinateur personnel aura été établie, la littérature imprimée connaîtra sans doute semblable mise au ban, assortie d'un occasionnel recyclage dans l'ordre du spectaculaire. Écrire, lire, trouver le temps seront des événements.

CONTES, LÉGENDES ET RÉCITS DU SAGUENAY-LAC-SAINT-JEAN

Bertrand Bergeron
Éditions Trois-Pistoles
Trois-Pistoles, 2004, 275 pages

ÉCHOS

Nouveau Courtemanche aux 400 Coups

L'écrivain Gil Courtemanche se lance dans la littérature jeunesse en faisant paraître aux Éditions des 400 Coups l'histoire de *Plouk, le raton-laveur qui ne voulait pas se laver*, fable qui porte à la réflexion sur la vie urbaine. Illustré par Benoît Saint-Aubin, cet album pour enfants raconte l'histoire d'un raton laveur qui naît différent des autres membres de sa famille, qui passent leur temps à tout laver. Malheureux à l'école comme dans sa famille, Plouk quitte la maison pour se joindre à une joyeuse bande de tambourinaires, persécutés par le maire Bouc. C'est en leur compagnie, et après une rafle policière, qu'il apprendra finalement à se servir de sa queue pour laver des pare-brise d'auto en faisant *squiji, squiji*. La queue de Plouk servira de modèle à un lave-pare-brise. Et c'est grâce à cet outil que la tribu des tambourinaires réussit à gagner suffisamment d'argent pour acheter une maison abandonnée, que le maire Bouc refusait de leur céder. Fable, dites-vous? À peine! — *Le Devoir*

Collection de mythes chez Boréal

Les Éditions du Boréal publieront une nouvelle collection qui s'intitulera « Les mythes ». Ce projet résulte d'une association avec 25 maisons d'édition d'Europe, d'Amérique latine, d'Asie et du Proche-Orient. Cette collection permettra à des auteurs de réputation internationale d'exploiter un mythe, chacun à leur façon. Les premiers titres de cette collection sont déjà connus. Il s'agit de Karen Armstrong, qui signera une *Breve histoire du mythe*, de Margaret Atwood, qui fait paraître *La Pénélope: le mythe de Pénélope et d'Ulysse*, de David Grossman, qui évoquera *Le Miel du lion: le mythe de Samson*, et de Victor Pelevin, qui signera *Le Casque d'horreur: le mythe de Thésée et du Minotaure*. Tous les éditeurs faisant partie du projet publieront les titres de Karen Armstrong et de Margaret Atwood. Les éditeurs seront libres d'ajouter l'un ou l'autre des deux autres nouveaux titres, et Boréal a déjà choisi de publier Victor Pelevine. Les auteurs Chinua Achebe, Milton Hatoum et Donna Tartt participeront à cette collection, qui sera lancée à la Foire internationale de Francfort en octobre 2005. — *Le Devoir*

Réjane Bougé

Réjane Bougé
Je ne me lève jamais avant la fin du générique



Photo: Martine Boyim

Joies, deuils, désirs et désarrois: on traversera ce récit « cinématographique » pour renouer avec les émotions et les sensations que le septième art a distillées dans l'imaginaire collectif. Décidément, il ne faut jamais se lever avant la fin du générique.

Catherine Lalonde

Catherine Lalonde
Cassandra



Photo: Martine Boyim

Elle n'est ni tout à fait Cassandra ni tout à fait Capucine. Elle hurle sur l'amour pire qu'une chienne, elle hurle de colère. Lui s'accroche, tire sur les rênes, tire sur la laisse. Il faudra bien un jour qu'elle apprenne à se laisser aimer.

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

COLLECTION prime

Dirigée par Guy Laforest

Guy Lachapelle

Claude Ryan et la violence du pouvoir

ISBN 2-7637-8213-2
224 pages - 25 \$



Le Devoir et la Crise d'octobre 1970 ou le combat de journalistes démocrates

Préface de Jean-Claude Leclerc

Les Éditions PUL-IQRC

Tél. (418) 656-2131 poste 10996 • Téléc. (418) 656-3305
Lucie.Belanger@pul.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul

Après 35 ans de carrière dans l'écriture, Georges-Hébert Germain est honoré par la ville de Donnacona.



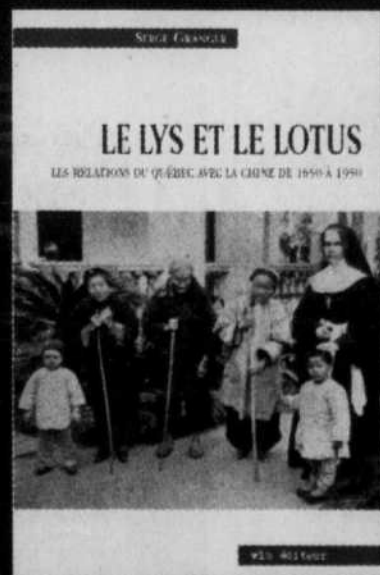
Photo: ©Pantheon-Valcourt

Avec fierté, les Éditions Libre Expression et son éditeur André Bastien tiennent à féliciter Georges-Hébert Germain pour l'attribution de son nom, le 8 mars dernier, à un prestigieuse institution municipale: *La Maison de la Culture Georges-Hébert Germain*.

Libre Expression
QUEBECOR MEDIA

Dans la collection « Études québécoises »

vib éditeur
www.edvib.com



QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com



LITTÉRATURE

ROMAN FRANÇAIS

Les visiteurs du soir

Pierre Assouline raconte *Lutetia*, palace de la Rive gauche

GUYLAINE MASSOUTRE

Lutetia, le roman d'Assouline, est un événement de rentrée. L'ouvrage paraît dans un format inhabituel, plus grand que d'ordinaire, en caractères assez gros et sous une jaquette attrayante. Le sujet est vendeur: Lutetia, c'est un hôtel réputé de Paris, un microcosme à la fois chic et snob mais aussi une vitrine de la Rive gauche, hantée par les figures historiques. Le lieu est légendaire.

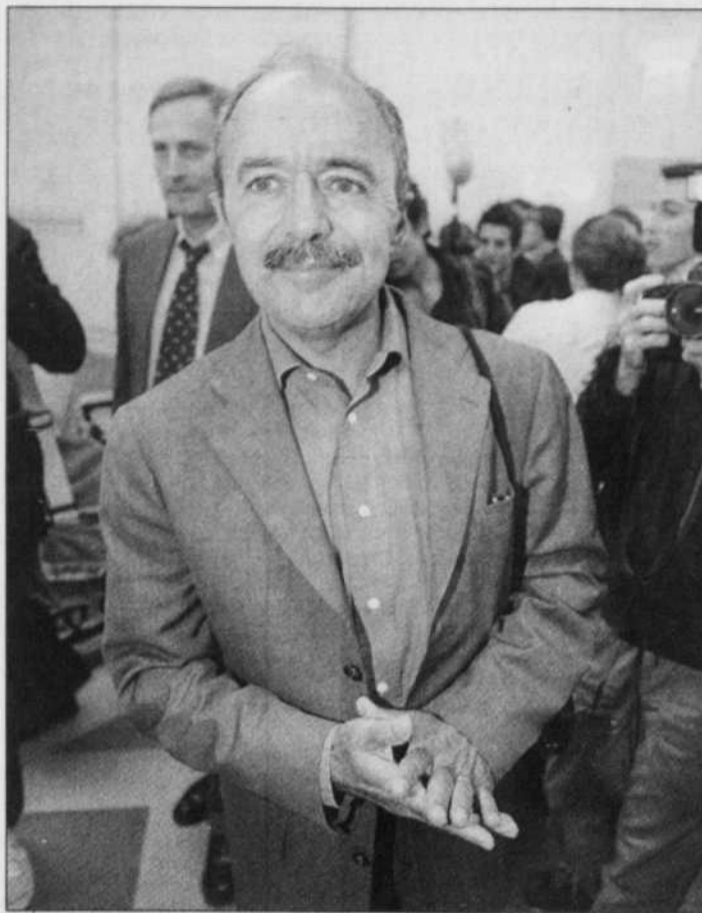
On ne descend pas au Lutetia, écrit Assouline, qui a mené l'enquête de 1971 à 2004. On dit: «de Lutetia et non du Lutetia. Comme s'il s'agissait d'une ville. Seuls les fidèles ou les habitués parlaient ainsi». On se rend «à Lutetia», comme en villégiature. La nébuleuse Lutetia, «ce brassage inouï dans le sillage duquel j'ai récupéré aussi bien des livres que des journaux du monde entier, des bribes de conversations ou des choses vues, tout un matériau témoignage de ce qu'une société sans mélange est une société sans éclat».

Le personnage qui s'exprime est l'œil de lynx maison. Assouline l'invente. Gardien de sécurité et détective, il sait tous les pots, les jeux de coulisses, les allées et venues du beau monde et des ombres douteuses. Ainsi, il voit aller Martin du Gard, Romain Rolland, Gide, Saint-Exupéry, Thomas Mann, Zweig, Matisse ou Joyce. Il suit ensuite la période noire de l'occupation allemande.

Sait-on qu'à Lutetia, les premiers exilés antifascistes, arrivés dès 1933 à Paris, ont tenté, en 1935, une résistance allemande à une guerre incontournable? Que Lutetia vit ensuite la Gestapo s'y établir et que, finalement, c'est là que les déportés, rescapés des camps nazis, arrivèrent en 1945?

Jardins secrets

Assouline campe succinctement la société des apatrides et des hommes d'exception, les gi-



Pierre Assouline

JACK GUEZ AFP

golos et les hommes d'affaires nantis qui hantèrent Lutetia. Les cercles mondains favorisèrent le provisoire, l'illusoire et les modes, mais ils permirent aussi des points de ralliement.

Il y eut les dilettantes, les désinvoltes, les sédentaires, les maniaques, les obsédés, les pervers, la faune d'un hôtel de luxe. Ceux qu'un lieu de transit protégea de la peur de mourir. La rumeur bouillonne dans le livre, entre les mystères des bans rompus et les sillons prometteurs de la notoriété. Entre salons et corridors, les noctambules forment une famille — un zoo la nuit. Les émigrés «siégeaient au bar en

séance plénière» — discrétion? Diplomatie? Lutetia avale désarroi et catastrophes annoncées.

Lutetia n'est pas le lieu idéal pour la clarté du jugement. La propagande file des deux bords; les camps de concentration semblent bien pâles face à la rutilance des lustres et aux courbettes des larbins de service. «La comédie humaine»: Assouline la met en scène.

Images de guerre

De Lutetia, on peut raconter le monde. Les portes tournantes ne distinguent pas les pedigrees. Les incidents, somme toute ordinaires, font tourner la machine à l'aveuglette. Assouline suit les changements à partir de 1939, les transformations du droit d'asile, la montée de l'extrême droite, l'atmosphère de plus en plus tendue.

Censure et réquisition. Dès 1940, la croix gammée flotte sur l'hôtel, qui paiera son écot à la guerre; on y cache les bonnes bouteilles comme les gens. Assouline n'est pas doué de vision nouvelle mais rassemble des données d'époque dans une sphère de convergence historique. Il trace un panorama des gestes politiques qui affectent la

vie particulière. On sent l'ambiance de rumination sur le désastre en ce Lutetia protégé par sa polyvalence. Un détachement s'impose. L'auteur s'en tient à l'écriture factuelle.

L'Abwehr — espionnage et contre-espionnage de l'armée allemande — y est affecté. Mess et casino de l'armée d'occupation, lieu de trafics et de profits au noir, Lutetia perdure au vent mauvais. Assouline navigue dans les nuances entre zèle et collaboration. Il dit la sale loi de Lafont, main de la Gestapo (il sera fusillé dès décembre 1944). Du côté de l'occupant, une lutte sourde oppose l'armée et le parti, les partisans du Führer et ceux de l'obéissance militaire. Quant au peuple des défaits, il se fabrique une patrie intérieure.

Plaque tournante

La troisième partie de Lutetia évoque les moments forts de la Libération. Prisonniers, déportés, réfugiés, deux millions et demi de personnes aspirent au retour. A Paris, c'est l'affolement. Les rapatriés ne tiennent pas debout.

Volontaires, responsables médicaux et autres se pressent à Lutetia pour mettre en place le plan de sauvetage et d'accueil. Ce sont les pages les plus incroyables du livre. Quand, le 29 avril 1945, les premiers survivants déportés arrivent, hagards, osseux, faibles, «ils se laissaient envelopper et porter par la vague», décrit Assouline. «Ce que ces regards racontaient était irracontable.»

Pourtant, la tragédie eut ses témoins, sa crudité sans appel. Il y eut des faussaires même là. Des interrogatoires. Des précisions, des vérifications. Certains profitèrent, d'autres s'enfuirent, certains reçurent de l'aide. Henri Fresnay, le ministre responsable, eut le mot juste en appelant son maroquin «le ministère de la souffrance».

Quant à Lutetia, théâtre de l'histoire, il accueillit aussi des enfants. D'eux, l'histoire parle peu. Le portrait fragile de Maximilien ou de Daniel sort ces adolescents de la vallée des larmes qui leur avait été impartie. Assouline fait un utile rapprochement des retrouvailles avec Le Colonel Chabert de Balzac. L'humain n'apprend pas. Il vit l'irréductible folie, et on appelle cela la réalité.

LUTETIA

Pierre Assouline
Gallimard
Paris, 2005, 441 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

Une prose en apesanteur

A quoi tient la force de séduction du dernier roman de Christiane Frenette? La réponse nous est donnée dès les premières pages. On est littéralement envouté par la prose en apesanteur et l'amplitude poétique de ce récit feutré, chargé d'atmosphère. Après la nuit rouge raconte deux histoires enchevêtrées de familles et de fuite. Des personnages s'avancent, avec au plus profond d'eux-mêmes des tempêtes qui font rage.

Après *La Terre ferme* (prix du Gouverneur général 1998) et *La Nuit entière* (2000), Christiane Frenette nous donne une œuvre impressionniste tout en finesse.

Le jardinier aux semelles de vent

L'action du roman se situe dans le Bas-Saint-Laurent. Les fragrances des mugets se mêlent aux odeurs de vase et de sel et aux cris déchirés des oiseaux de mer. Grâce à un habile jeu de construction narrative, le lecteur suit sans difficulté les histoires croisées de Thomas et de Lou.

Rimouski, 1955. Après l'incendie qui a dévasté une partie de la ville, Thomas est interné. De retour chez lui après cinq ans, la mémoire trouée, il tente de recomposer son passé, de se reconstruire une nouvelle vie. Bien vite, il lit dans le regard des autres la honte, l'embaras, l'inavouable, face à l'interne. «On lui avait répété qu'on peut tout recommencer, qu'on peut refaire son nid partout. Non, ce n'est pas vrai, on bouge, on s'agit, on remue la terre, on y ajoute de la cendre, on dit que c'est bon pour faire pousser les plantes. Mais rien ne prend racine.»

La souffrance de Thomas se mesure à la lenteur de ses gestes, à sa voix traînante, à sa tristesse. Il retrouve son ami d'enfance Romain, devenu médecin, sa femme Marie et leurs enfants. Il reconnaît chez Marie cette détresse qui lui est familière, la même impuissance à vivre.

Romain lui propose un travail, l'entretien du jardin. De nouveau, la vie apparaît à Thomas large comme le fleuve. «Le bleu avale tout, la beauté est liquide.» Les journées se rattachent les unes aux autres sans événement particulier.

La présence de Marie vient bouleverser l'ordre des choses. Elle trouble Thomas, allume en lui un feu. Il perd pied. Les deux amoureux se croisent et se repoussent, s'appellent et se répondent. «Chaque jour, l'échappée vers Thomas au milieu de l'après-midi

[...] ne rien vouloir d'autre que l'instant présent. Ils se sont agenouillés l'un en face de l'autre [...] brisant le silence religieux qu'ils avaient imprimé à leurs gestes.»

L'instant d'une étreinte unique, à la fois passionnée et désespérée, et la seule brèche par laquelle ils croyaient pouvoir atteindre la vie, se referme. Devant cet amour impossible, Thomas songe à partir. Marie «a son visage fermé des jours difficiles». L'histoire se termine comme elle a commencé, dans les non-dits. Le jardinier aux semelles de vent quitte les lieux.



Suzanne Giguère

Le souffle rauque du passé

«Fuguer, c'est ne pas vouloir attendre [...] si cette vérité ne colle pas à la situation, on dit aussi que c'est refuser l'origine.»

Rimouski, 2002. Trente ans après une fugue qui l'a menée jusqu'à Chicago, Lou, la fille aînée de Romain et de Marie, revient sur les lieux de son enfance avec son compagnon. L'appartement, la lumière fabuleuse qui y pénétrait, Chicago, l'Amérique, tout était devenu trop grand pour elle. Lou ne cherche pas à renouer avec ses fantômes. Tout au plus a-t-elle la tentation d'aller voir la maison familiale, et surtout le jardin dont elle se rappelle la splendeur dans les journées chaudes de l'été.

Lou a quitté sa famille parce que tôt ou tard «elle aurait fini par haïr» Marie, sa mère. Pendant trois décennies, elle a anesthésié sa mémoire, «verrouillé la porte, jeté la clé». Dans un mouvement de ressac, les images du passé viennent se fracasser sur les rebords de sa mémoire.

«L'oubli est plein de mémoire», écrit le poète Mario Benedetti. Thomas et Lou fuient chacun à leur manière un réel incertain. Tous les deux se heurtent au «souffle rauque du passé». Il en résulte une identité trouble, une conscience fragmentée. La romancière décrit de l'intérieur, avec une extrême sensibilité, leur détresse affective et morale.

Si l'émotion risque de submerger le lecteur à tout moment, c'est peut-être qu'à une certaine hauteur, la beauté et la vérité se confondent. Écrit dans un style minimaliste et avec une puissance d'évocation rare, *Après la nuit rouge* sonne admirablement juste.

APRÈS LA NUIT ROUGE

Christiane Frenette
Boréal
Montréal, 2005, 174 pages

Narco-traffic, corruption,
1000 femmes assassinées...
L'enfer existe.
Il est à Ciudad Juarez.

MAUD TABACHNIK
J'AI REGARDÉ LE DIABLE EN FACE
ROMAN
ALBIN MICHEL

SPECIAL SUSPENSE
ALBIN MICHEL

FESTIVAL LITTÉRAIRE INTERNATIONAL DE MONTRÉAL
METROPOLIS BLEU
7^e ÉDITION
30 MARS - 3 AVRIL 2005
DIALOGUE SANS FRONTIÈRES
CAN WE TALK?
PLUS DE 120 ÉVÉNEMENTS
PLUS DE 200 PARTICIPANTS
Carlos Fuentes
Russell Banks, Nelly Arcan
David Suzuki, Antonine Maillet
Kim Deitch, Ibi Kaslik
Marie-Claire Blais, Alain Robbe-Grillet
Frankétienne, Antonio Skármeta
Adonis, Melissa Auf Der Maur
HYATT REGENCY MONTRÉAL
1255, JEANNE-MANCE
Place-des-Arts
Info : (514) 957-BLEU
www.blue-met-bleu.com
THE J. W. MCCONNELL FAMILY FOUNDATION
LA FONDATION DE LA FAMILLE J. W. MCCONNELL
BELL AIR CANADA
CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL
Canada Québec Montréal
Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts
88.5 ON 95.5
NICHOLAS HOARE
The Gazette LA PRESSE

CONCOURS DU LOISIR LITTÉRAIRE
Thème : Ma région, ma passion
Date limite : 1^{er} mai 2005
Président du jury : José Acquelin
Ateliers - parrainage
Conférences
Règlements sur le site :
www.loisirquebec.qc.ca/fqll

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
Sous la direction de
Khadiyatoullah Fall, Danielle Forget, Georges Vignaux
CONSTRUIRE LE SENS
Dire l'identité
ISBN 2-7637-8204-3
112 pages • 20 \$
Coédité par les Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris
Les Éditions PUL-IQRC
Tél. (418) 656-2131 poste 10996 • Téléc. (418) 656-3305
Lucie.Belanger@pul.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul

ESSAIS

Du jugement et de la justice

Chaque jour de notre vie, nous formulons des jugements qui guident notre action. Sans cela, nous serions condamnés à la paralysie ou à l'incohérence. Toutefois, savons-nous bien comment fonctionne ce processus? C'est à cette question que réfléchit le juriste Fernand Morin dans un stimulant petit essai intitulé *Pourquoi juge-t-on comme on juge?*

ment comme une invitation à la réflexion pour un éventuel partage, sous bénéfice d'inventaire, bien entendu.



Louis Cornellier

«De quoi, demandez-vous, faut-il tenir compte quand on essaie de comprendre ce qui se passe au moment de choisir, de trancher, d'évaluer? Est-ce que le jugement est l'œuvre d'un libre arbitre qui s'exerce sans contrainte ou résulte-t-il de règles à chaque fois locales et passablement déterminantes?»

Selon Morin, quatre facteurs entrent en ligne de compte dans le processus décisionnel: la qualité des données prises en considération, les critères d'évaluation retenus, la formulation du jugement et le moment du jugement. A ces quatre facteurs s'ajoute une condition: la liberté et l'autonomie de la personne qui juge.

Pour illustrer les enjeux du phénomène du jugement, le juriste suggère une analyse comparative de «quatre figures connues d'auteur de jugements, le magistrat, le politicien, l'esthéticien et l'historien». Il montre, par exemple, que la contrainte de l'encadrement ne pèse pas aussi lourd sur l'esthéticien que sur le juge judiciaire, que le politicien, contrairement au magistrat ou à l'historien, exerce son jugement dans une «dialectique fort dynamique» guidée par le souci du présent et de l'avenir plus que du passé; mais il insiste, dans tous les cas, sur le fait que la «précarité du jugement tributaire notamment des limites intrinsèques de l'homme ne nous empêche pas, bien au contraire, de reconnaître le juge-

populiste qui s'abat souvent sur le travail des juges, ces pages sont éclairantes.

Dans le second cas, le juriste fait preuve d'une grande sensibilité au monde de l'art en distinguant la simple opinion du véritable jugement esthétique qui exige une formulation plus élaborée à même de permettre le dialogue: «D'une certaine manière, l'esthéticien sert d'intermédiaire entre l'auteur de l'œuvre et le lecteur, l'auditeur ou le spectateur. [...] En ce sens, l'œuvre d'art et le jugement esthétique poursuivent un dialogue déjà engagé par l'artiste lui-même avec ses prédécesseurs dans un échange qui peut être admiratif ou polémique. Ainsi se construit, à travers cette rencontre, une irréductible recherche de sens qu'il ne faut d'aucune façon confondre avec la quête d'une vérité transcendante.» Difficile de dire mieux.

Rédigé dans une langue claire et élégante, ce «bref essai sur le jugement» incarne très bien la sagesse et la prudence dont il chante les vertus.

Fantaisie sur le monde de la justice

Le projet de l'ex-juge André Trottier est différent. Il s'agit, dans ce cas-ci, de «faire comprendre la justice dans sa complexité toujours mouvante» grâce

à une suite de petits tableaux impressionnistes qui présentent les enjeux du monde judiciaire et ceux qui l'animent, c'est-à-dire juges, avocats, notaires, témoins, experts, journalistes, jurés, accusés, policiers et autres.

Si elle pouvait revenir aujourd'hui, écrit-il, «les yeux ouverts, Thémis [la déesse de la justice] s'amuserait fort de se voir enfermée dans tous ces volumineux bouquins aux multiples annexes qu'on appelle des Codes. Elle rirait au fond d'elle-même à la lecture ou à l'écoute de ce que les hommes inventent pour définir le juste alors qu'ils persistent à pratiquer le mal.»

Trottier, bien sûr, réserve quelques critiques à l'état actuel du monde judiciaire, qui serait trop peu accessible à l'homme de la rue, n'imposerait pas toujours des sentences à la mesure des délits et souffrirait d'embonpoint. Aussi, il souhaite «une vraie réforme qui aura pour effet de simplifier le contenu de ce que nul n'est censé ne pas comprendre: LA LOL» et une réforme de l'univers carcéral qui améliorerait les chances de réhabilitation.

L'essentiel de son ouvrage, toutefois, est surtout consacré à rendre hommage à la faune des palais de justice et à jeter un éclairage sur certaines zones plus obscures du processus judiciaire. Bien conscient du fait que cet univers n'a pas toujours bonne réputation, il formule d'abord une précaution essentielle: en ces matières, il faut se méfier de la sagesse populaire souvent prompte à condamner et se souvenir que la vérité judiciaire «n'est pas celle que l'on soupçonne, mais celle que l'on prouve. Pour y parvenir, il faut prendre les faits un par un, les accumuler, en faire une gerbe qui entraînera une ultime conviction.»

Du juge, par exemple, il dira qu'il doit «se trouver suffisamment proche des citoyens pour les comprendre et suffisamment loin pour les frapper». A la populaire

question «L'avocat doit-il croire son client?», il répondra oui et non: «Il doit le croire, se convaincre de son bon droit et le représenter comme s'il était lui-même en cause. Sans cela, il plaide mal. Mais en même temps, il doit ne pas le croire, discerner les faiblesses du dossier, prévoir l'argumentation adverse, bref être conscient que l'issue du débat est aléatoire. Sans quoi, il plaide également mal.» Dans un passage plutôt reculeur qui sent la prose de «vieux monsieur», Trottier se réjouira de la féminisation de la justice en invoquant le préjugé que les femmes «savent mieux que les hommes rester proches des vérités premières, se coller à la réalité des choses de la vie» et se faire comprendre.

A l'heure de jouer les sages, Trottier dérape en entonnant le ronron de la nécessaire réduction de «l'Etat qui se mêle de tout», mais vise juste en dénonçant «la judiciarisation à outrance» qui enferme «dans des rapports de droit tous les rapports sociaux, même les rapports affectifs, ce qui n'incite plus les individus à s'assumer et accentue leur dépendance à l'égard de la société.»

Petite fantaisie sur un univers qui est né et a évolué avec le monde des hommes, *Le Monde de la justice* constitue un divertissement de qualité aux accents vieillots.

louiscornellier@parroinfo.net

POURQUOI JUGE-T-ON COMME ON JUGE?
BREF ESSAI SUR LE JUGEMENT
Fernand Morin
Liber
Montréal, 2005, 120 pages

LE MONDE DE LA JUSTICE
André Trottier
Septentrion
Sillery, 2005, 200 pages

HISTOIRE

Les responsabilités de la presse

MARCEL FOURNIER

La presse comme média de masse n'est pas, contrairement à ce qu'on pense, quelque chose de nouveau. Il faut le recul que permet le regard de l'historien pour voir qu'en France son histoire commence dès les années 1830 et qu'en moins d'un siècle, la presse est devenue «un des supports centraux de l'espace public et l'un des médiateurs essentiels des opinions qui s'affrontent dans une démocratie.»

Telle est l'une des conclusions que tire Christophe Charle, professeur d'histoire contemporaine à l'université Paris-1, de son étude minutieuse de la «révolution» culturelle qu'a pu représenter l'essor fulgurant des journaux, principalement depuis la fin du XIX^e siècle. Pour qu'une telle expansion de la presse soit possible, il a fallu que soient réunies diverses conditions: d'abord l'extension du lectorat, ensuite les progrès techniques multiples liés à la révolution industrielle et à l'abondance de capitaux, et enfin la politisation croissante du lectorat.

L'intérêt de l'analyse de Christophe Charle est d'articuler trois approches (histoire sociale, histoire culturelle et histoire politique) et de fournir des informations précises sur diverses facettes de l'histoire de la presse en France: émergence de la profession de journaliste et différenciation des types de journaux, rôle nouveau de la presse dans la société et dans la politique (comme on peut le voir au moment de l'affaire Dreyfus), expansion du nombre de revues et de périodiques spécialisés dans les années

1890-1914, déclin de la presse d'opinion et essor de la presse commerciale dans l'entre-deux-guerres, diversification des groupes cibles (femmes, jeunesse).

A la question «Quel est le pouvoir de la presse?», Christophe Charle substitue la question suivante: «Quelle est la responsabilité de la presse?» Force est de reconnaître que les journaux n'ont pas toujours été en mesure de faire face aux défis d'un siècle de crises, comme on le voit au moment de la Seconde Guerre mondiale. En conclusion de son ouvrage, Charle établit un bilan contrasté des résultats de l'expansion des journaux: il y a un côté positif, avec l'élargissement considérable du lectorat et l'unification culturelle de la population, et il y a un côté négatif, avec l'emprise de plus en plus forte de l'argent (ressources publicitaires, diffusion) et la censure qui en résulte. Le regard que jette l'historien sur la situation actuelle est plutôt pessimiste: si la démocratie française va mal, c'est que les médias sont en crise; crise morale et de crédibilité, certes, mais aussi crise structurelle (dépendance aux commanditaires, conglomerats multimédias). Une inquiétude bien fondée. Le livre de Charle peut servir, pour reprendre son expression, de «garde-fou réflexif contre le renouvellement des mêmes erreurs.»

LE SIÈCLE DE LA PRESSE (1830-1939)
Christophe Charle
Le Seuil
Paris, 2004, 400 pages

Prix du Gouverneur général 2004

Miriam TOEWS
Drôle de tendresse

«Un roman poignant, bouleversant, écrit à la pointe de l'humour ravageur et désespéré.»
Marie-Claude Fortin
La Presse

«On se fait son propre cinéma de cette langue acide, drôle [...] dont les images noires, spectaculaires d'invention, confèrent une beauté inattendue à une adolescence désenchantée.»
Tristan Malavoy-Racine, Voir

Roman
Traduit de l'anglais (Canada) par Lori Saint-Martin et Paul Gagné
360 pages • 25,95 \$

Boréal
www.editionsboréal.qc.ca

La Palestine en trois temps

ULYSSE BERGERON

L'identité individuelle ou collective ne se forge que lorsque «nous nous trouvons confrontés à ce qui nous attend. Loin d'être originelles, nos racines sont devant nous. C'est pour répondre au «Qui serons-nous?» que nous posons les «D'où venons-nous?»» C'est à partir de ce constat, qu'il nomme «identité de devenir», qu'Elias Sanbar, directeur de la *Revue d'études palestiniennes*, tente de circonscrire à l'intérieur de son plus récent ouvrage les paramètres identitaires du Palestinien.

Pour s'y faire, l'intellectuel, originaire d'Haïfa mais installé en France depuis plusieurs décennies, adopte une approche relevant de l'anthropologie historique. Sa conception de l'identité palestinienne s'articule autour de trois figures. La première replonge à l'époque de l'Empire ottoman et s'interroge sur les conjonctures ayant forgé l'identité de ce peuple: terre d'érection des trois grandes religions monothéistes, victime des convoitises ottomanes et européennes.

La deuxième figure qu'il propose décrit une identité qui tire son essence de la résistance qu'inspirent la présence britannique et les mouvements sionistes.

La troisième et dernière figure a comme point de départ l'expulsion de 1948, période extrêmement trouble. Cette partie s'attarde principalement au devenir des Palestiniens ainsi qu'à leur espérance d'une reconnaissance nationale prochaine qui n'a pour seule béquille que le souvenir d'un «d'où venons-nous?» nécessaire à leur survie identitaire.

Une fine réflexion, empreinte des souvenirs de l'auteur exilé de sa mère patrie depuis l'âge d'un an, qui détient la force d'expliquer plutôt que d'attaquer sans réserve.

FIGURES DU PALESTINIEN
Elias Sanbar
Gallimard
2004, Paris, 299 pages

Les conseils de vos libraires indépendants

L'ÂME FRÈRE
Gilles Jobidon, VLB Éditeur, 17,95 \$
« Dans une langue plus évocatrice que descriptive, Gilles Jobidon nous donne un récit somptueusement écrit sur les amours et leurs contrariétés. Du grand art. »
YVES GUILLET librairie Le Fureteur (Saint-Lambert)

APRÈS LA NUIT ROUGE
Christiane Frenette, Boréal, 19,95 \$
« À travers le regard de quatre personnages liés entre eux par un même événement tragique, Christiane Frenette signe un roman sensible, intelligent et d'une grande profondeur. »
ÉRIC SIMARD librairie Pantoute (Québec)

RÉVERSIBILITÉ
Claude Vaillancourt, Triptyque, 20 \$
« Quelles leçons tirer du passé? Nos existences sont-elles réversibles? Une douce quête de l'autre et de soi à travers les ambitions artistiques et amoureuses. »
MARIE-BELLE GIRARD librairie Les Bouquinistes (Chicoutimi)

CE QU'IL EN RESTE
Julie Hivon, Éditions XYZ, 15 \$
« La rencontre imprévue de quatre jeunes artistes au passé trouble... Un roman intimiste et poignant qui met en lumière l'amitié profonde ainsi que la complexité des relations filiales. »
GENEVÈVE DÉSILETS librairie Clément Morin (Trois-Rivières)

LA DISPARITION
Charlotte Gingras, La courte échelle, 15,95 \$
« Une lecture poignante, empreinte d'émotions et de vie, qui chavire nos sens: un voyage dans le Grand Nord québécois, le choc des cultures et une adolescente en quête d'elle-même. Ce roman percutant vous habitera longtemps. »
BRIGITTE MOREAU librairie Monet (Montréal)

le libraire
Journal littéraire bimestriel
Février 2005
Maintenant en librairie

www.lelibraire.org
Le portail du livre au Québec

Avec l'aide de Patrimoine Canada
Canada

Une réalisation des librairies indépendantes:

LIBRAIRIE PANTOUTE MORIN Librairie LE FURETEUR Librairie Monet

Informations: info@lelibraire.org

L'AGENDA
L'agenda télé, le guide de vos soirées
Consultez le Devoir de samedi
LE DEVOIR

BLOC-NOTES

Requiem pour un triste sire



Odile Tremblay

Les chasseurs de sorcières mordent parfois la poussière. Au moment où ils ne s'y attendent plus, après un long règne sur un auditoire épaté ou terrifié. Ainsi, Jeff Fillion, le cancrelat des ondes québécoises, a quitté l'antenne de CHOI FM cette semaine, bouté hors de sa station de radio par une miss Météo sans armure. Longue vie aux miss Météo!

Tombé à droite, va-t-il rebondir un jour à gauche, sur des ondes satellites, comme son héros Howard Stern? L'avenir le dira. Fillion s'efface du paysage médiatique, soit. Mais coupez une des têtes de l'Hydre, d'autres peuvent pousser. À Québec, le vent de macarthysme venu du Sud a soufflé par la radio. Ailleurs, il se fraie son chemin là où il peut, avec son puritanisme, sa morale de censure, ses indiscretions à se poulécher les babines.

Démocratie ou pas, ils sont légion ceux qui cherchent un chef à grande gueule pour mieux déposer à ses pieds l'épuisante liberté de penser; quitte à foncer dans le mur à sa suite. Ne vous demandez pas pourquoi tant de gourous improvisés sucent les esprits. Des émules les pressent d'évacuer à leur place les frustrations, les colères, les préjugés, les peurs en mal d'exutoires. De même que ce terrible sentiment d'impuissance qui leur gonfle le pompon.

Et de pousser leur chef à se montrer plus grossier, plus irrespectueux, plus cruel encore, ivres par procuration de se rehausser eux-mêmes en rabaisant autrui.

Que pèseraient les Jeff Fillion de ce monde sans les admirateurs venus gonfler leur sentiment de puissance? Du haut de son micro éructant, il a fait si longtemps trembler les médias de Québec, ce *morning man*-là, *Le Soleil*, entre autres. Plusieurs scribes n'osaient plus le dénoncer par crainte de nouvelles poursuites, de représailles en ondes. On qualifie les médias de quatrième pouvoir, mais certains apparaissent plus puissants que d'autres. Ceux des radio-poubelles, en particulier, qui jouent d'intimidation, comme toutes les dictatures, au fait.

«Liberté!», ont crié jusqu'à l'enrouement les fans de Fillion et compagnie quand le CRTC a voulu leur couper le sifflet. Liberté pour le viol de la vie privée, la chasse aux sorcières, la diffamation, la vacherie!

Liberté! C'est à vous dégouter de ce mot-là, si détourné de son sens...

Doux plaisir, semble-t-il, que de frapper l'intimité des gens. Des femmes surtout, cibles faciles, bien entendu. La misogynie demeure si forte dans nos sociétés, même chez les femmes, si nombreuses à détester leur sexe. Et plus cette misogynie se sent brimée, plus elle explose de joie quand un poilu, un homme, un vrai, ramène une de ces salopes (toutes des putes!) à ses antécédents sexuels et à son anatomie. Ça permet d'ignorer que ces dames ont aussi des yeux pour voir et un cerveau pour comprendre.

Alors mille mercis à Sophie Chiasson, qui a vaincu le dragon devant lequel de gros chevaliers s'étaient cassés les dents. Montée toute seule au front avec sa douleur et son courage dans son procès contre Fillion, appuyée par une foule de plus en plus dense, des femmes surtout, comme elles à bout de goujateries. Oui, mille mercis à Sophie Chiasson.

Elle ne s'est pas seulement débattue avec un drame personnel — un viol sinistre par ondes interposées —, mais pour d'autres victimes, aux prises avec des agressions du même ordre. Peut-être que, dans le sillage de cette puante affaire, des Fillion en tous genres se remettent en question. Fol espoir, je sais...

On n'évacue pas des millénaires de machisme en deux coups de cuillère à pot, mais Sophie Chiasson a ouvert une brèche. Que d'autres s'y engouffrent, avant que le brouillard ne se reforme un peu plus. Elle évolue à tâtons, la cause des femmes, à coups d'avancées, de reculs. Depuis si longtemps déjà...

Des fragments de son histoire surgissent partout. Tenez! En fin de semaine dernière, au Festival du film sur l'art, la foule se bousculait devant les entrevues réalisées par Madeleine Gobeil avec Sartre et Beauvoir en 1967. Même cohue pour le documentaire *Portraits croisés*, entremêlant leurs témoignages.

Après la projection, il y eut un débat. Et Madeleine Gobeil était surtout interrogée sur Beauvoir, qui fut sa grande amie. Plus complexe, l'univers de Sartre, difficile à assimiler. D'où cette retenue face à l'auteur des *Mots*. Mais l'auditoire semblait vraiment avide de mieux connaître sa compagne, tant la modernité de son discours féministe demeurait éclatante.

En 1967, Simone de Beauvoir voyait un recul de la condition féminine depuis la publication de son *Dixième Sexe*, dix-huit ans plus tôt. Ensuite, jusqu'à sa mort, elle n'aura cessé de se battre pour le droit à l'égalité.

La dame au turban aurait été fort désolée de voir les Fillion de ce monde poursuivre le même manège que leurs aïeux. Tant de femmes ont depuis lors investi le monde du travail. Mais les sphères de direction et les petits potentats demeurent, pour employer l'expression de Beauvoir, une franc-maçonnerie masculine.

Cette franc-maçonnerie-là, une touchante jeune femme appelée Sophie Chiasson l'a ébranlée un moment. Un moment, c'est peu et c'est beaucoup. Puisse le printemps venir bientôt!

otremblay@ledevoir.com



CHRIS WATTIE REUTERS

Jeff Fillion, que l'on voit ici lors de la manifestation d'appui à CHOI FM sur la colline parlementaire, à Ottawa, en août dernier, a quitté les ondes de la station de Québec cette semaine.

ROMAN AMÉRICAIN

La consommation de Dan Brown et de ses démons

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Le voilà! Le nouveau Dan Brown est arrivé, tiré à 300 000 exemplaires et accompagné d'une déferlante médiatique qui frise le délire collectif. Après le succès phénoménal du *Da Vinci Code*, vendu à plusieurs millions d'exemplaires, traduit en 42 langues et dont l'adaptation cinématographique est en cours à Hollywood, comment pouvait-il en être autrement? Car il en a fait couler, de l'encre, ce *Code*, quatrième titre d'un écrivain jusqu'alors quasiment inconnu.

Il a ses défenseurs et ses détracteurs qui s'affrontent à coups d'essais et de déclarations-chocs, certains sérieux et fouillés, d'autre d'un flagrant opportunisme éhonté.

Les uns réfutent les thèses élaborées par l'auteur comme autant de divagations hallucinatoires, voire d'hérésies; les autres louangent son génie et croient dur comme fer toutes les hypothèses qu'il y met en avant.

Même le Vatican s'est senti obligé d'y aller d'une déclaration à son sujet tant il trouvait blasphématoires certaines thèses de l'auteur qui sémèraient rien de moins que le doute dans la chrétienté tout entière!

Question *timing*, la sortie de la traduction française d'*Angels & Demons*, paru en anglais en 2000 (donc antérieur au *Code*), ne pouvait mieux tomber. L'action de ce thriller théologico-scientifique se déroule pour l'essentiel à Rome, au cœur même de la cité vaticane, alors que les cardinaux réunis en conclave doivent présider à l'élection du nouveau pape. Plus d'actualité que ça, tu meurs!

Parallèlement, le CERN (Conseil européen pour la recherche nucléaire sis à Genève) est le théâtre d'événements pour le moins inquiétants. Un de ses plus éminents chercheurs, un prêtre théophysicien spécialiste de l'antimatière, est retrouvé assassiné, la poitrine marquée au fer rouge de l'inscription «*Illuminati*» et un œil en moins. On constate rapidement qu'un échantillon d'antimatière a été dérobé dans le laboratoire où il menait des travaux tenus secrets, ce qui laisse présager le pire, un seul gramme de cette chose permettant de fabriquer une bombe aussi puissante que celle qui balaya Hiroshima.

Question de comprendre qui sont les *Illuminati* et de tenter de percer le mystère de cet horrible meurtre, le directeur du CERN appelle à la rescousse Robert Langdon, éminent professeur en symbolique religieuse à Harvard que l'on a découvert dans le *Code* et dont c'est la première apparition.

Ce James Bond universitaire, digne héritier d'Indiana Jones, sportif notoire et play-boy invétéré (pour le réalisme, on repassera!),

entame sa première aventure à bord d'un X-33, genre de super jumbo-jet effectuant le trajet Boston-Genève en soixante minutes. Toute une entrée en matière! Et ce qu'il s'apprête à mettre au jour relève une fois encore de la très grande machination.

Avec tous ces ingrédients, la table est mise pour près de 600 pages de thriller aux effluves d'ésotérisme, de science et de théologie. Cardinaux, scientifiques et carbonari athées s'affrontent en une bataille sanglante où s'entremêlent à qui mieux mieux anges, démons, Genèse et théorie du big-bang, sans compter tout ce que l'humanité a de meilleur et de pire. Les ficelles sont grosses, certes, mais le rythme est soutenu et l'écriture, efficace.

De là à crier au génie, il y a un grand pas que l'on ne souhaite pas franchir. Car il s'agit simplement d'un roman, avec tout ce que cela implique de latitude et de liberté prises à l'histoire, ce que d'aucuns semblent trop souvent oublier. Et c'est là que ça agace franchement.

Brown est sans aucun doute un habile conteur, mais il n'est pas pour autant historien. C'est un romancier talentueux, soit, mais il n'est ni le premier ni le seul à partir de lieux et d'événements réels pour fabuler, à coups de machinations, de complots et de traîtrises, des possibles plus vrais que la réalité bons à nourrir une humanité en mal de mystique et de spirituel. Et bien que, dans le genre «*theological thriller*», j'avoue préférer Umberto Eco et surtout le duo Monaldi-Sorti, à qui l'on doit *Imprimatur* et *Secretum*, *Anges & démons* s'avère un bon divertissement, un «*page turner*» à l'américaine qui tient son lecteur en haleine jusque tard dans la nuit. Là devrait par contre s'arrêter sa portée.

ANGES & DÉMONS

Dan Brown
Traduit de l'américain
par Daniel Roche
JC Lattès
Paris, 2005, 571 pages

La santé dans les livres



Savez-vous qu'un mauvais repas du midi mine votre énergie et peut nuire à votre poids? Louise Desaulniers et Louise Lambert-Lagacé vous proposent 45 menus riches en protéines et en vitamines à préparer en 15 minutes ou moins!

LES ÉDITIONS DE L'HOMME la vie livre
www.edhomme.com

Olivieri librairie • bistro

EMMA HACHÉ
LE TEXTE ET LA SCÈNE

Auteure de *L'intimité* Lansman, 2003
Prix du Gouverneur Général

Rencontre dans le cadre des Lundis du CRILCO de l'UdeM

Animée par Jeanne Bovet

Lundi 21 mars à 19h30
Réservations : 739-3639

Avec le soutien du Conseil des Arts du Canada

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

L'annuaire du Québec 2005

Sous la direction de MICHEL VENNE
Avec plus de 75 collaborateurs

TOUTE L'ANNÉE EN UN SEUL LIVRE

- Tous les chiffres: démographie, emploi, santé, culture, économie
- Une chronologie des grands événements de l'année 2004
- 200 graphiques, tableaux et cartes
- Les photos de Jacques Nadeau et les caricatures de Garnotte
- Des milliers de références bibliographiques
- Les lois adoptées à l'Assemblée nationale
- Les principales dates de l'histoire du Québec
- Un panorama des études québécoises dans le monde
- Les livres et les films québécois

29,95\$

www.editionsfides.com

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

Vincent Lemieux

Les partis et leurs transformations

ISBN 2-7637-8126-8
240 pages • 25 \$

Les Éditions PUL-IQRC
Tél. (418) 656-2131 poste 10996 • Téléc. (418) 656-3305
Lucie.Belanger@pul.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul